

Georges-Marie Matthijs

## Mathématiques et musique

### GUY BÉART

#### Introduction

En 1958, l'académie du Disque français décernait son Grand Prix à l'enregistrement de dix chansons écrites, mises en musique et interprétées par Guy Béart. Sans doute, n'était-ce plus un inconnu. Il n'empêche que c'est à partir de cette consécration officielle que son nom prit place dans la lignée des plus grands, immédiatement après celui de Georges Brassens.

Et pourtant, jamais, l'art de Guy Béart ne deviendra populaire. Jamais – sauf peut-être L'Eau Vive – la chanson béartienne ne courra les rues. C'est qu'elle est – que ne le lui a-t-on reproché ! – cérébrale. Or, cette notion demande à être précisée car Guy Béart est autre chose qu'un cerveau.

Avec Serge Gainsbourg, Béart a pris la tête d'une certaine « nouvelle vague de la chanson », une nouvelle vague dont la caractéristique dominante est l'audace dans les formules, audace qui affecte – sans en avoir l'air – une tournure révolutionnaire.

Il y avait, bien sûr, Georges Brassens et Léo Ferré, Jacques Douai et Catherine Sauvage. Mais les amis de la chanson, les jeunes surtout, avaient faim et soif d'autre chose. Le temps était venu de leur servir du « concentré », du « pas-encore-entendu », quelque chose de solide et d'immatériel tout à la fois.

Cette architecture, aux deux pieds plantés en terre tout en regardant hardiment vers le ciel – où s'inscrivent toutes les fantaisies, toutes les évasions – cette construction, logique mais débordante de fantaisie, Guy Béart avait su les enclore dans une douzaine de pièces auxquelles les connaisseurs – ceux aussi pour qui la chanson est une compagne de route – allaient réserver un accueil enthousiaste. Qui donc était ce nouveau venu ?

### **À la recherche d'un homme...**

On ne sait pas grand-chose de Guy Béart. Dans son œuvre, il ne livre que tel aspect de sa personnalité, une émotion qui se retranche derrière une manière de pudeur, une intelligence dans le choix des moyens – paroles, musique, voix, accompagnement. Mais à part cela ?

Guy Béart est né, il y a trente ans, au Caire, en Égypte, au hasard d'un des nombreux déplacements auxquels, pour des raisons d'ordre professionnel, les siens se voyaient contraints. Nous ne savons rien de son enfance. Rien non plus de sa prime jeunesse, sinon qu'il grandit à Nice, au soleil, au bord de la Méditerranée.

Guy Béart s'avère d'ailleurs latin dans tout son être. Au physique, petit et râblé, le corps est dominé, tout entier, par la tête : une chevelure noire, bouclée, le regard volontaire et des yeux qui fascinent. Des yeux pleins de vivacité et de malice. Des yeux qui voient tout, transmettent tout – avec, déjà, une critique nette et sans indulgence – au cerveau qui ne cesse d'examiner, de métamorphoser. Car, chez Béart, l'imagination est sans cesse en éveil. Les yeux – pleins de mystère, insondables – donnent au regard une manière d'insolence.

Être complexe, qui hésite à se livrer, Guy Béart garde en soi une manière de « jardin secret » où il n'admet que ceux qu'il invite. À moins qu'il n'en ait fermé la porte à double tour pour en faire le laboratoire où – après Dieu sait quelles expériences ! – s'élaborent lentement ces chansons de rien, toutes simples, directes, sans bavures, qui – disons-le tout net – frisent la perfection.

### **Paris...**

Guy Béart aime la musique. Pendant dix ans, il étudie le violon. Il étudie aussi tout ce qu'un jeune homme doit connaître, qui prépare le baccalauréat.

À seize ans, il s'en vient à Paris. Son désir est d'entrer à l'École Normale de Musique. Mais Béart est déroutant. Est-ce un manque de ferveur, le défaut de vocation, une certaine instabilité ou tout bonnement une preuve supplémentaire de son non-conformisme foncier ? Toujours est-il que, retrouvant dans la Ville-Lumière certains de ses concitoyens niçois, il les suit au Lycée Henri IV, où – tous – s'inscrivent à la classe de « mathématiques spéciales » !

On a pu croire à une défaite pour Guy Béart. L'automne de 1947 fut démoralisant pour le jeune provincial privé de soleil, de lumière, brusquement transplanté de son horizon méditerranéen dans la grisaille – pleine de nuances toutefois – de Paris et de l'Île-de-France.

Qui dira jamais les impondérables qui influencent la destinée humaine ? Ce grand garçon – qui nous apparaît comme un solitaire, un irréductible individualiste aussi – sent peser l'exil. Il est arrivé à l'âge où l'on éprouve le besoin de se serrer les coudes, de s'exprimer, de s'affirmer, d'être entendu, écouté, compris.

Y a-t-il une autre explication à ce curieux choix, à l'option de Guy Béart pour des études, à première vue aussi éloignées de la musique que les mathématiques, fussent-elles « spéciales » ?

Sans doute, Guy Béart possède-t-il la « bosse des maths », car nous le voyons réussir, brillamment même et – croyons-nous – sans trop de peine puisqu'il ne lâche ni ses amis ni sa grande amie la musique. Il travaille le violon, plus que jamais. À 22 ans, il fait l'acquisition d'un instrument à la mode : une guitare. Et – quoi qu'on en pense – géométrie descriptive comme compléments d'algèbre font bon ménage avec les accords sur lesquels, pour son plaisir, Guy Béart ajuste des paroles. À moins que – en partant de celle-ci – il n'invente tel rythme et telle ligne mélodique.

Le résultat ? Des chansons – qui ne sont pas la simple juxtaposition d'un poème et d'une musique – des chansons insolentes, des chansons insolites, déroutantes, captivantes aussi. Des chansons qui ont du style : du Béart.

### **Un être complexe**

L'on peut affirmer que, dès ses débuts, Guy Béart fut l'un des plus dignes représentants de la « haute couture » dans le domaine de la chanson française.

Doté d'une nature secrète, n'éprouvant nul besoin de livrer en pâture à tout venant ce que furent – et ce que sont – sa vie, sa vie intime, ses aspirations, ses réussites comme ses échecs, il ne devint jamais le modèle rêvé pour couverture de magazine. Alors, comment s'imposa-t-il ? En demeurant lui-même. En ne copiant personne. Et l'oiseau chanta avec le bec que Dieu lui avait donné !

De front – au gré de l'heure, au fil de l'inspiration et grâce à un travail que l'on devine opiniâtre (regardez le front, la bouche, les yeux de Béart !) – il mena des tâches dissemblables.

D'aucuns ont partagé ses œuvres en « chansons littéraires fantaisistes », opposées à d'autres pièces relevant « d'une veine plus secrète, plus profonde, plus tendre ou plus érotique ». En pratique, c'est malaisé sinon impossible. Car Béart – pour rationnel qu'il soit – ne sépare pas, lui, le tendre du loufoque ni l'érotique du cérébral. Sa personnalité – hautement complexe – s'exprime tout entière. Bien sûr, c'est l'un ou l'autre des multiples aspects de son riche tempérament d'intellectuel qui prend le dessus, car il croit à la nécessité de la Poésie dans un monde menacé de mourir de froid.

Et cela donne Chandernagor ou l'Eau vive, Le chapeau ou Il n'y a plus d'après. Mais tout Béart est toujours présent dans toutes ses œuvres. Ce qui n'est point fait pour faciliter la tâche de la critique ni pour attirer les auditeurs : Guy Béart n'est pas un auteur facile. Si ses mélodies sont simples, si elles coulent de source, c'est qu'elles ne sont pas le fruit du hasard. Un coup de dés peut réussir une fois. On ne construit jamais le succès durable sur une manifestation du hasard.

Guy Béart – taciturne et obstiné – a eu foi en son étoile. Parce qu'il croyait à son art, cet ingénieur des Ponts et Chaussées n'a pas hésité à monter sur les planches. À « La Colombe » – Quai aux Fleurs – au bar « Le Port du Salut » ou encore « Aux Trois Baudets », où l'avait conduit Jacques Canetti.

### **Français jusqu'à la moelle ...**

Imaginons Guy Béart chantant à la lueur des bougies, ses amis reprenant en chœur le refrain de ses chansons pensées, senties, écrites, exprimées, interprétées dans la plus pure tradition française. C'est important. Important surtout à une époque où l'on a pu parler de faillite de la Latinité mais où, en même temps, l'on avoue n'avoir aucune valeur pour la remplacer.

Oui, françaises sont les chansons de Guy Béart – même lorsqu'elles offrent quelque chose d'acide, de déroutant, d'insolite. Et l'audace ? Et l'esprit ? Et ce sens de l'amour, cette obsession de l'amour, de la femme n'est-ce point essentiellement, irremplaçablement français ? Le succès de l'Eau vive, aux États-Unis et même au Japon, n'est-il pas quelque peu tributaire de l'immense attrait qu'exerce la France sur tant et tant de nos contemporains, d'où qu'ils soient ?

Remarquons que Guy Béart n'a point chanté dans un « registre géographique ». Même son *Eau vive* n'est point la Durance que Jean Giono sut enclore dans le film. À l'exception d'« Il n'y a plus d'après », Paris – ce Paris que n'ont cessé de chanter poètes et troubadours, depuis Villon jusqu'à nos jours – n'est pas même mentionné dans l'œuvre béartien.

### Une étoile s'allume ...

Mais revenons au cabaret où – la guitare sous le bras – Guy Béart, ingénieur interprète ses propres chansons. Zizi Jeanmaire – l'inoubliable étoile des ballets de Roland Petit – le remarque. Rêvant de monter un tour de chant, elle demande à Béart d'écrire pour elle. Ce sera *Il y a plus d'un an*, *La brave fille*, *La corde au cou* et *Je suis la femme*. Patachou passe par là – qui fait de même. D'où *Bal* chez Temporel.

« Si tu reviens jamais danser chez Temporel,  
un jour ou l'autre,  
pense à tous ceux qui tous ont laissé leur nom gravé  
auprès du nôtre. »

« Dans ce petit bal mal famé,  
c'en est assez pour que renaisse  
ce qu'alors nous avons aimé  
et pour que tu le reconnaises ».

« D'une rencontre au bord de l'eau  
ne restent que quatre initiales  
et deux cœurs taillés au couteau  
dans le bois des tables bancales ».

À son tour, Juliette Gréco – la « déesse » de Saint-Germain-des-Prés – va mettre son immense talent au service de Béart, notamment dans *Que j'aime* et *Les lunettes*.

*L'Eau vive* a fait le reste. Et la distinction attribuée au premier « long playing » de Béart.

Puis – comme pour compléter cette série impressionnante d'atouts – la censure de certaines chansons par les émetteurs de radio couronna le succès de l'auteur de *Vous*. Aussi put-on aussitôt écrire :

« Avec Guy Béart, l'univers des poètes s'est enrichi d'une étoile. Chaleureux ou désabusé, sentimental ou ironique, Guy Béart est un poète authentique qui puise, au fond même de la vie, toute sa quintessence avec des mots et des images rapides qui vont droit au but. Ce but n'est autre chose que notre sensibilité, notre émotion qu'il sait atteindre par le chemin de la tendresse ou celui de la fantaisie ».

### **Guy Béart chante avec ses amis**

Et tout d'abord, qui sont les amis du troubadour-ingénieur, qui forment les chœurs dans trois pièces – Qu'on est bien, Le quidam et Il y a plus d'un an ? Qui sont-ils, ceux avec qui Guy Béart chante, ceux pour qui il a composé et enregistré aussi *Chandernagor*, *L'Obélisque*, *Le chapeau*, *Laura*, *L'agent double*, *Dans regrettable* et – en collaboration avec André Hardellet, cette fois – *Bal chez Temporel* ? Nous l'ignorons. Sont-ce des camarades de bureau ? Ou des habitués du cabaret de la Rive Gauche où Béart se produit ? Peu importe. Cependant, l'artiste sait qu'il n'aura jamais une audience fort étendue. Son inspiration, sa conception de la chanson – poème comme musique –, la construction solidement charpentée de ses tableaux s'opposent à une diffusion auprès de la foule.

### **Parfaitement un ...**

Exception faite pour *Bal chez Temporel*, Guy Béart-interprète n'a jamais eu recours qu'à Guy Béart-poète, et à Guy Béart-compositeur. Cela donne à sa personnalité une rare et indiscutable unité. Sans doute subit-il des influences. Mais il se reconnaît aisément par un ton, une couleur, un registre, une conception qui sont le reflet d'une individualité riche, un peu secrète, déroutante aussi par moments. C'est un homme que l'on n'approche pas facilement. Ses chansons non plus ne sont pas là, à portée de la main. Elles recèlent cependant une multitude d'aspects, une gamme variée d'émotions et de sentiments.

C'est ainsi que des êtres aussi foncièrement différents que l'écrivain Pierre Mac Orlan, le chansonnier Jacques Grello, et le tout grand Georges Brassens ont pu « patronner » son premier disque.

Voici ce qu'écrit Pierre Mac Orlan :

« La personnalité de Guy Béart est incontestable : elle est déjà savante dans la manière de transposer des sentiments purement littéraires, en les adaptant aux besoins de la rue, considérée comme un champ d'expériences distinguées.

Comme Boris Vian, Guy Béart, qui est un « scientifique », se libère de ses refoulements.

En marge de la cotation d'une épure, il écrit un texte et une musique dont je ne connais pas, pour le moment, les équivalences.

Ses chansons me paraissent parfaites ; elles constituent un tout à trois éléments dont chacun enrichit l'autre : les paroles, la musique et l'accompagnement du chant qui, parfois, fait songer à l'humour d'Erik Satie. »

La rue, « considérée comme un champ d'expériences distinguées » : la formule s'avère heureuse puisque l'auteur d'une chanson souhaite que son œuvre passe la rampe, vole de lèvres en lèvres, jusqu'au cœur même des plus grises banlieues pour y faire éclore un sourire ou y éveiller une larme vite essuyée.

En citant Erik Satie, l'auteur des Gymnopédies et autres Préludes en forme de poire, Pierre Mac Orlan touche du doigt l'une des composantes majeures de l'art béartien . l'humour. Humour qui est, avant tout, esprit. Et cet esprit revêt toujours une forme distinguée. Même lorsqu'il frise la polissonnerie, Béart évite le grivois. jamais il ne blesse. Il peut choquer, sans doute. Mais attention au tartufe qui sommeille en nous ! N'est-ce point la marque du vrai poète de pouvoir se permettre de tout dire, avec des mots de tous les jours et – à les entendre – nous ravir jusqu'à l'oubli du sens courant des termes et nous griser d'images, belles, fortes, incomparables ?

### **Du vrai, du solide ...**

Le secret de la réussite de Guy Béart gît dans la composition, la construction, l'architecture de ses chansons.

Cette architecture – en fait un poème avec des mots et non avec des sentiments, comme on fait de la musique avant tout avec des sons – pose le problème : l'œuvre d'art – et tout particulièrement la chanson – se doit-elle d'obéir aux lois de l'esthétique ou aux règles de l'éthique ?

Si Guy Béart peut paraître amoral, c'est qu'il ne se soucie pas d'apporter un message, d'influencer la conduite de ses auditeurs. Pour lui, il crée de la Beauté. Il la diffuse. Il la partage. Que chacun mange à sa faim, boive à sa soif. Et, s'il a l'œil pur, il demeurera pur tout entier !

Guy Béart ne fait pas de philosophie. Il n'y a aucun danger à ce qu'il tombe dans le « prêchi-prêcha » ou succombe aux tentations d'un art social – cette hérésie, tant du point de vue de l'art que du social. Il arrive comme il est. Il est à prendre ou à laisser. Écoutons Georges Brassens nous le présenter avec ce « non-conformisme » qui leur sied si bien à tous deux :

« Encore un qui s'approche armé d'une guitare et qui ne finira jamais à l'opéra et qui ne sait pas faire l'acrobate sur la place publique. Encore un qui ne parle pas tout à fait de la pluie et du beau temps. Bref, un poète, un Chrétien pas très catholique et qu'on donne à manger aux lions.

Que les oreilles ouvertes aux quatre vents aillent écouter autre chose mais pour ceux qui ont cinq minutes à perdre, pour ceux qui veulent prendre des vacances dans la lune et sortir de leurs habitudes, voici Guy Béart enchanté de faire leurs connaissances qui les entraîne vers des horizons sans gares ni garages. Et bon voyage ! »

« Des horizons sans gares ni garages ! » Guy Béart n'est pas le chantre de la Nature ni le paladin de tel ou tel canton de France. C'est l'homme – l'homme tout entier, d'où qu'il soit – qui l'intéresse. L'homme et son besoin de grandeur. L'homme et ses « hommeries » aussi. Le Quidam : est-ce autre chose que le récit de l'aventure – la nôtre – de « personne » qui, à tout prix, veut devenir « Quelqu'un » ?

### **L'Eau vive...**

Nous permettra-t-on d'évoquer ici une page de nos « confessions » ?

C'était en mars 1959. Le printemps se devinait dans la douceur de l'air, dans le chant des oiseaux, dans tel remous à peine perceptible dans le ciel, qui annonce la montée de la sève dans les arbres ou le rajeunissement de notre propre sang.

Nous étions cinq, cinq touristes réunis par hasard pour la découverte d'un pays à la fois très jeune et très ancien – Israël Il y avait là le directeur d'une compagnie de navigation aérienne et sa mère, un poète israélien bien connu en France et en Belgique pour ses traductions de l'hébreu et du yiddisch. Il y avait aussi un charmant fonctionnaire de l'Office du Tourisme, historien et archéologue tout à la fois, et chauffeur, une manière d'érudit qui maniait le français, l'arabe, l'anglais, l'allemand et l'hébreu avec une déroutante facilité.



Nous venions de la Mer Rouge. Derrière nous, Eilat et les mines du Roi Salomon. Nous remontions à travers le Néguev – il n'y a guère encore, un désert – l'étroite piste qui mène à Beersheba et, plus loin, à la Mer Morte et à son indicible désolation.

Nous roulions, depuis des heures, sans rencontrer ni hommes ni bêtes. Pas un Bédouin. Pas un chameau. Pas même un âne perdu. De temps à autre, au-dessus de nos têtes, des vautours ou des aigles planaient, sinistres.

Fatigués, les uns après les autres, nous nous étions tus. C'est alors que – inconsciemment – quelqu'un se mit à siffler le thème simple et prenant de L'Eau vive... Brusquement, l'un de nous se retourna et dit . « Qu'il est beau, n'est-ce pas, cet air-là ! ». Que pourrions-nous ajouter sinon que, tous les cinq, nous nous mîmes à fredonner la chanson de Guy Béart, simple et fraîche comme une mélodie populaire :

« Ma petite est comme l'eau,  
elle est comme l'eau vive.  
Elle court comme un ruisseau  
que les enfants poursuivent.  
Courez, courez  
Vite, si vous le pouvez.  
Jamais, jamais,  
Vous ne la rattraperez. »

### **Chanson pour ma vieille ...**

Voilà une manière de petit chef-d'œuvre ! Nul ne résistera au rythme de cet air. On peut regretter que Georges Brassens eût déjà composé sa Chanson pour l'Auvergnat au moment où Guy Béart – de sa voix sans éclat – détailla

« Je n'ai plus de pain.  
Je n'ai plus de vin.  
Je n'ai plus que toi,  
ma vieille. »

Ah ! oui, avoir auprès de soi quelqu'un qui veille, qui pense à tout. Quelqu'un qui soit là lorsque l'on a besoin d'aide.

Ou tout bonnement d'une présence, d'un peu de chaleur humaine.

« Si l'aigle a son nid,  
l'homme a son logis,  
et la chatte sa corbeille.  
Quand la bise mord,  
encore et encore,  
de tes bras, tu me couvres.  
Et là je m'endors,  
bien mieux qu'au dehors  
ou le roi dans son Louvre. »

Malgré une rudesse extérieure – un manque de respect même envers celle qui vieillit à ses côtés – l'auteur déborde de gratitude et de tendresse pour sa compagne.

Oserait-on nier que Chanson pour ma vieille soit une chanson d'amour ?

Pour n'être point blasé, Guy Béart apparaît souvent comme un réaliste, un clairvoyant. On peut s'étonner de le voir manier la petite fleur bleue avec autant d'adresse, autant de détachement et se demander si – au fond – Béart n'est point demeuré, lui-même, romantique. Ce romantisme – avec ce qu'il faut de mélancolie et de regrets – il l'a exprimé dans une petite pièce délicieuse qui a pour titre Poste restant.

« On s'écrivait poste restante,  
au rendez-vous des apprentis,  
au rendez-vous des sans-logis  
que sont les amours débutantes. »

Curieux apprentis, en vérité :

« On s'écrivait de tendres choses,  
des mots pervers mais innocents ... »

N'est-ce point là tout Béart – « des mots pervers mais innocents » – lorsque l'on parle de l'érotisme de ses chansons ? Comme chez tout jeune qui a le cœur bien né, les amours sans lendemain laissent chez l'artiste des traces indélébiles :

« Et m'atteignaient dans ma détresse,  
tous ces retours à l'envoyeur. »

La fin de la chanson mérite d'être citée :

« Ce qu'hier je n'ai pas su lire  
il faut du temps pour faire un cœur  
n'as-tu pas détruit par rancœur  
ce qu'hier je n'ai pas su dire ? »

Il faut du temps pour faire un cœur. De même, il faut du temps pour faire une chanson. Surtout lorsqu'elle n'a l'air de rien !

### **Le Quidam...**

Mine de rien cette chanson nous paraît revêtir une signification toute particulière dans l'œuvre de Guy Béart. Comparons Le Quidam à d'autres chansons venues plus tard : nous devons admettre que – chez Guy Béart – il ne peut, d'aucune manière, être question d'évolution. Le curieux artiste qu'il est, constitue un cas. Il n'a ni tenants ni aboutissants. L'on serait parfois tenté de parler de « génération spontanée ». Pourquoi pas, au fond ? L'écriture automatique existe d'une manière valable, chez certains poètes. La musique – art immatériel échapperait-elle seule à ce phénomène ?

Encore qu'il s'agisse d'être prudent chez Guy Béart qui, jamais, à aucun instant, ne se livre. Il n'est ni bavard ni égocentrique. Il n'a rien d'un exhibitionniste mental.

Alors, doué d'une riche intelligence, nanti de titres et de diplômes, en pleine fleur de la vie, pourquoi s'est-il mis à écrire, à composer, à chanter, à partager avec ses amis – et nous nous gardons bien de nous en plaindre – le meilleur de soi-même ? Le Quidam, c'est personne et tout le monde. L'homme de la rue. Tartempion. Moi. Un être comme tous les autres, tiré à trois milliards d'exemplaires, pour l'instant. Et cela continue !

Pourtant, à ses propres yeux, le « Quidam » – Monsieur, tout-un-chacun – n'apparaît pas comme un accident de la Nature, une pièce interchangeable dans une mécanique compliquée qui fonctionne et fonctionnera toujours. Non. « Personne » se sent « Quelqu'un ». Le Quidam a conscience de sa personnalité. Il a une couleur, un rythme, une tonalité. Il a même un nom. Hélas, il court les rues et personne ne se retournera jamais sur lui.

Pourtant, il rêve de gloire, de renommée. Il rêve tout bonnement de justice. Puisque nul ne semble décidé à lui rendre ce qui lui revient – oh ! pas grand'chose, un coup de chapeau, un salut, un sourire – il renversera lui-même le cours de sa destinée. Il est las d'attendre. Il va oser. C'est là une des caractéristiques des vrais timides (n'est-ce pas Guy Béart ?) : lors, qu'ils sont décidés, plus rien – ni les obstacles les plus infranchissables ni même le ridicule – plus rien ne les arrêtera. Ils reprendront souffle plus tard, après l'épreuve. C'est un peu cela, la conduite du « Quidam ».

« Il était simple quidam.  
Son père était quidam.  
Son frère était quidam  
et lui était quidam aussi. »

Une tentative de suicide ne donne aucun résultat. Pour attirer l'attention sur lui :

« Il brûle le siège  
d'un journal du soir. »

Cette fois, cela y est !

« Il n'est plus simple quidam.  
Son père reste quidam.  
Son frère reste quidam  
et lui est mort, célèbre enfin. »

C'était trop beau. Le couperet de la guillotine a fait son œuvre mais une coquille – qui s'est glissée en première page du journal reproduisant les traits du condamné – va faire échouer ces plans élaborés au prix de toute une vie. Et notre héros

« ... finit quidam sans rémission. »

### **Pierrot la Tendresse ...**

En notre siècle de conformisme, où chacun semble sorti d'un moule unique et où il n'y a plus de place au soleil pour les en-dehors, les anarchistes, les insoumis, les indépendants, il paraît sympathique de se pencher sur ces individualités qui, en dépit des lois sociales et des structures politico-économiques, s'obstinent à suivre leur propre route, à n'obéir qu'à des impératifs qui, en général, nous dépassent. Comme Brassens et Ferré, Guy Béart se devait de se pencher sur l'un ou l'autre de ces originaux. Son choix s'est porté sur Pierrot la Tendresse.

« C'est un brigand à l'âme tendre. Pour vous étendre, il met des gants. Mauvais garçon mais gentilhomme, il vous assomme dans l'affection. »

Ne nous faites pas dire que nous admirons les tueurs à gages. Ni les autres. Au contraire. Mais le miracle de l'art est précisé. ment de « créer » autre chose – avec nos mots de tous les jours. Béart n'a pas étendu à une neuve province la carte du tendre. Il a peut-être accordé la naturalisation de la tendresse à un individu bien spécial.

### Éloge du terrien ...

Terrien et non terreux. Surtout pas selon la formule fameuse de Georges Brassens.

Le technicien, le cynique, l'individualiste, le poète fantaisiste qui cohabitent en Guy Béart se devaient de réagir devant les expériences – frisant parfois la folie – auxquelles s'amuse « les grands ». Paraphrasant le lancement de missiles interplanétaires, Béart avoue :

« J'ai gagné l'espace sombre  
dans le ventre des fusées. »

Il explore l'espace, la stratosphère. Pourtant, il est parti à regret.  
C'est qu'

« il faut laisser son cœur par terre dedans son corps de terrien. »

Qu'importe cette, découverte ? Léonard de Vinci – qui fut, lui aussi, à la fois, homme de science et artiste – nous a légué cette pensée qui est presque un mot d'ordre . « Entre les grandes choses qui sont à trouver parmi nous, l'être ou le non-être est la plus grande ». Or, est-ce en dehors de notre décor naturel que nous le découvrirons jamais ?

« Mis à part le ciel et ses mystères,  
tout cela ne me vaut rien  
je tiens plutôt à la terre,  
n'étant vraiment qu'un terrien. »

Le dépaysement est grand. Et Guy Béart – le poète y découvre des images bien sympathiques :

« Il n'y a plus de temps ni d'heure.  
On s'éveille n'importe quand.  
Qu'on s'endorme ou bien qu'on meure,  
la nuit nous tient tout autant.

Une fois sur la Voie Lactée,  
on se désaltère un brin.  
Oui, mais le lait de la terre,  
c'est plus chaud pour un terrien. »

Cette chaleur humaine, fraternelle, Béart nous la communique dans tout son œuvre.

### **Où Béart se penche sur son métier...**

Formé aux strictes disciplines des sciences exactes, excellent mathématicien et aussi joueur d'échecs d'une classe exceptionnelle, Guy Béart – qui fut attaché en qualité d'ingénieur à une grosse entreprise de construction de ponts, de passerelles et de halls métalliques – nous offre l'image d'une déroutante dualité.

D'une part, tout se démontre. Deux plus deux font toujours quatre. D'autre part, la poésie règne en maître absolu. Tout lui obéit, tous ses caprices sont exaucés. Encore que, à y bien voir, elle n'excède jamais ni ses pouvoirs ni ses moyens. Guy Béart incarne donc un homme de notre époque – à la fois réaliste et fantaisiste – dans le temps et, simultanément, hors du temps.

La vitesse le touche, encore qu'il ne la glorifie point. Mais elle est tellement proche et envahissante que Guy Béart lui reconnaît un pouvoir peu commun. Écoutons-le :

« Pourquoi la chanson a-t-elle pris des proportions aussi grandioses ? Parce que les gens ont de moins en moins de temps. Tout ce qu'ils ont le temps, en général, c'est de prendre une pilule entre deux trains, entre deux voyages, entre deux heures de travail. La chanson est à l'image d'aujourd'hui. C'est une pilule. On vous donne trois minutes d'art. Je ne sais même pas si demain elles ne vont pas se réduire à une minute ».

Il importe donc d'être bref, concentré. Pourtant, la durée n'est pas le facteur essentiel du succès : « Pour moi – poursuit Béart – c'est très simple : je crois qu'une chanson a du succès quand elle est vraie d'un bout à l'autre, vraie dans sa sottise ou sa conscience. Je m'explique : si une chanson n'est pas un cri du cœur, si elle ne vient pas de façon tout à fait spontanée, je la détruis. Ce cri du cœur peut être déchirant comme dans « Ma vieille » ou bien débridé comme dans « L'oxygène ». Il est aussi vrai d'un côté que de l'autre.

Il ne suffit pas que ce soit un cri du cœur pour que ce soit bon, il faut que le cri soit joli ».

Et Béart d'ajouter : « Un âne braie, et c'est un cri du cœur, mais ce n'est pas une belle chanson ! »

L'artiste a conscience qu'il faut davantage que ce cri spontané. La chanson exige une mélodie « qui doit non seulement cadrer parfaitement avec les paroles mais provenir des paroles, de même que les paroles proviennent de la mélodie. C'est un tout absolument inséparable, indestructible ». Un bon poème n'a jamais besoin d'être mis en musique. Il existe en soi. Il se suffit. De même, toute musique vraie n'a que faire ni de commentaires ni d'explications. Nous n'en sommes plus, Dieu merci ! à la « musique à programme ».

Ceci nous confirme dans l'opinion que la chanson – ce genre à ne confondre avec aucun autre – à ses propres lois . l'une des plus évidentes est l'équilibre, l'influence réciproque de l'une sur l'autre, entre les deux constituantes . texte et mélodie. Ceci dit, le métier aidant, l'auteur d'une chanson doit réussir à tenir le cri du cœur pendant trois minutes. Et c'est énorme

Écoutons encore Guy Béart :

« Dans un roman, on peut rater un chapitre, le roman est sauf. Dans une chanson, on ne peut pas rater un vers, sinon tout s'en va. Cette espèce de magie qui vous a pris au début pour ne vous tâcher qu'à la fin est complètement perdue. On ne peut pas se permettre une demi-minute de mensonge ».

**D'un émetteur...  
et d'un indispensable récepteur...**

Nul n'écrit – ou ne peint – pour soi-même. Exclusivement pour soi. On peut écrire, composer, sculpter, danser pour se libérer. Ou pour se communiquer à soi-même – à travers les moyens traditionnels – quelque chose que l'on porte en soi, plus ou moins confusément. Ce n'est là qu'un aspect de la création artistique. En règle générale – et nous n'irons pas jusqu'à prononcer le terme pompeux de « message » – il y a deux éléments en présence . l'émetteur et le récepteur. L'un s'avère aussi indispensable que l'autre.

Guy Béart nous apprend, à ce propos, que « la chanson, plus elle s'adresse au plus grand nombre, plus elle est belle. Ou bien il faut s'adresser à une personne ou à dix millions, il n'y a Pas de juste mesure. Mais s'adresser à dix personnes, c'est une erreur. Il faut s'adresser à un ami, à une femme, à soi-même. Et peut-être d'ailleurs on touchera ainsi le plus grand nombre ».

Nous permettra-t-on d'ajouter ici que Guy Béart-l'ingénieur qui visait à toucher sinon des intellectuels (le cabaret n'est pas forcément le lieu de rencontre idéal pour ceux qui ont fait des études) du moins des gens mûrs - a rapidement compris que ce sont les jeunes qui réagissent à la spontanéité d'une chanson ? Ils vont à la source. Ils sont l'eau vive !

Ce qui fait de Guy Béart un inclassable, c'est son refus de s'engager. Il n'est pas l'homme d'un parti, d'un groupe, d'un clan. Pas davantage l'homme d'une chanson-tabou. Son répertoire va d'un pôle à l'autre. Au point qu'on a parlé de montagne russe à propos de son tour de chant. Comment expliquer cette multiplicité dans les formes et les thèmes ?

« Je me dois d'être vrai dans mes chansons - répond Béart et tantôt je suis très gai et tantôt très triste. Tant que je pourrai être sincère, je crois que je serai dans le ton de la vie. Et si la chanson est vraie dans son intelligence - ou sa stupidité, ou sa beauté - plus elle est chanson ».

### **Le spirituel ? Pour quoi faire ?**

C'est Verlaine qui l'a demandé. Malgré des dehors révolutionnaires (sans jamais poser au mauvais garçon, comme Georges Brassens, par exemple), Guy Béart demeure un classique, respectueux, sinon des formes de la poésie française, du moins de ses exigences fondamentales. Comme le disait un peu vertement l'un de nos amis, le poème n'est valable que « s'il tient, en passant par le gueuloir ». Toute poésie est orale. Que dire, dès lors, de la chanson ? Dans Les Pas réunis, Guy Béart réussit ce tour de force de demander tout son effet à la succession de sons aigus – des « i » – « nuit » – « ennuis » – « s'évanouissent » (car l'auteur coupe, avec force, avec intention, ce mot dont et la musique et le sens s'achèvent par un glissement à peine susurré). À ces « i », s'ajoutent encore « glissent » (même phénomène) et - plus net - « réunis » qui sonne clair. De cette très belle chanson, la musique - mais pourquoi ? – nous fait songer à telle valse de Johannes Brahms :



« Bonne nuit  
Nos ennuis  
s'évanouissent  
lorsque glissent  
nos pas réunis.  
Tour à tour,  
les détours,  
les figures  
ont l'allure  
des gestes d'amour.  
En chemin,  
nos deux mains  
se sont jointes  
nos étreintes  
commencent demain ... »

### **De la musique avant toute chose ...**

Dans l'œuvre de Guy Béart, il n'y a guère d'allusions au spirituel. Il n'adopte ni une position « pour » ni une attitude « contre ». Il reste en dehors. Là où Jacques Brel pose la question « Si c'était vrai », là où Léo Ferré critique « Monsieur Tout Blanc », Guy Béart passe. Sans rien voir. Sans vouloir voir. L'Église ne l'intéresse guère. Dans son œuvre, nous n'avons découvert que deux passages où la religion ait eu la vedette. Encore que discrètement.

Dans « Moitié toi, moitié moi », l'auteur chante :

« Quand nous mangeons des pommes,  
elle va se confesser.  
Elle raconte au bonhomme  
d'abord mes péchés.  
Puis elle fait pénitence,  
Pour elle et pour moi,  
en nous sevrant de danse  
le reste du mois. »

Remarquons en passant que – pour une fille d'Eve et un fils d'Adam – l'expression « manger des pommes » dit bien ce qu'elle veut dire. Mais tout Béart est là : il suggère sans jamais appuyer.

L'autre passage apparaît dans L'agent double

« Grand Saint Pierre, laissez-moi entrer  
puisque l'Éternel lui-même est triple. »

Moquerie ou tout simplement fantaisie de mathématicien ?

### **Qu'on est bien ...**

Dans l'œuvre de Guy Béart, il est certains rythmes qui reviennent fréquemment. On pourrait en déduire que l'auteur les affectionne particulièrement. Nous trouvons d'abord un rythme de marche, une série d'airs à deux temps qui avancent, optimistes, sans s'arrêter aux fleurs qui bordent la route. Par ailleurs, Guy Béart a composé plusieurs berceuses, en six-huit, qui possèdent vraiment la ligne qui leur convient.

Parmi ces dernières, il y a Qu'on est bien, qu'il écrit pour Annabel (laquelle devait épouser le peintre Bernard Buffet).

On connaît la rengaine :

« Qu'on est bien  
dans les bras  
d'une personne  
du sexe opposé.  
Qu'on est bien  
dans ces bras, là ! »

Et Guy Béart de construire tout un morceau sur l'éternelle et irréductible dualité qui oppose l'homme et la femme. Cette antithèse contient pourtant – pour les uns comme pour les autres – des raisons de bonheur. Foin de toute hypocrisie

Béart prétend :

« C'est la vraie prière :  
la prochaine aime le prochain.  
C'est la vraie grammaire :  
le masculin s'accorde avec le féminin. »

ne nous reste plus, dès lors, qu'à réviser nos manuels scolaires 1

À moins que – enfin – nous nous décidions à voir les choses en face, à admettre que Dieu avait ses raisons de créer et l'homme et la femme, de les rendre complémentaires et même de mettre tout au fond de leur cœur cette aspiration de rechercher – à tous les points de vue, dans tous les domaines – ce que dissimule toute personne « du sexe qu'on n'a pas ».

Bien sûr, ici encore une certaine sensualité s'étale. Mais le monde n'est-il pas dominé par cette recherche de « l'autre » ? L'essentiel ne serait pas de le nier, de pratiquer la politique de l'autruche mais bien plutôt d'attirer l'attention des jeunes sur les splendeurs de la Création, de canaliser leur trop-plein et de les discipliner pour les élever au-dessus de certaines contingences. Ce qui ne revient nullement à ignorer celles-ci ni même à les minimiser.

Que l'on nous permette d'attirer l'attention des auditeurs de chansons sur le phénomène suivant : à l'encontre des arts plastiques – la peinture et la sculpture, notamment, qui sont des arts tangibles – la musique n'est qu'une virtualité. Elle n'existe qu'au moment où on l'interprète. Elle a besoin du concours d'un instrument ou de la voix humaine. Il en va d'ailleurs de même pour le poème, qui n'est point fait pour les yeux mais pour être dit. Or, la mémoire auditive est extrêmement courte : vingt secondes, prétendent les spécialistes. Sans doute, cette mémoire dispose-t-elle de tout un réseau de prolongements, les, quels plongent leurs racines dans l'émotion, l'affectivité voire l'aversion que l'on peut ressentir. Il n'empêche que la chanson de par son caractère fugitif même – risque moins de blesser l'âme qu'un texte imprimé – une page de roman, par exemple – qui permet d'ailleurs plus aisément d'être relu ou repris.

### **Chansons interdites...**

Non, ce n'est pas l'armoire aux poisons. Il s'agit tout bonnement d'être prudent, de ne point les laisser traîner à la portée de trop jeunes oreilles ni de les servir à ceux qui voient le mal partout. Même et surtout là où il n'est pas. Ce serait une curieuse expérience, à tenter par quelques psychologues et éducateurs audacieux, de clarifier, purifier la mentalité des jeunes et des adolescents à partir de la chanson. Nous est avis que Guy Béart pourrait, à ce propos, fournir un matériel de premier choix.

On aura deviné que la prudence de mise à l'égard de certaines œuvres de Béart est dictée par l'érotisme que d'aucuns ont cru y découvrir comme une constante. Il y aurait une longue étude à consacrer à l'érotisme dans la chanson, cet érotisme qui court les rues, que la radio et le disque déversent dans les endroits publics et jusque dans nos maisons.

Quoi qu'on dise. Il avait raison, Jacques Charpentreau, d'écrire que « rares sont les chansons vraiment érotiques. Plus contestable que cet érotisme intellectuel (il parlait de Ferré et Prévert) apparaît une sensualité malsaine ». Et d'ajouter (dans sa clairvoyante présentation de Gilbert Bécaud) : « A priori, on ne demande pas à la chanson de traduire des inquiétudes métaphysiques ». La chanson exprime la vie. Or, la vie comprend aussi l'aventure du couple. Guy Béart a chanté la Sérénade à Madame, les stances de Vous, et même En baignoire.

Qu'il nous soit permis d'insister à nouveau sur l'amoralité de l'art béartien. Et de regretter son omniprésence.

Là où un Brassens appelle un chat un chat et Rolet un fripon, Guy Béart fait la fine bouche. Il manque de franchise. Il est plus nuancé, plus distingué, diront d'aucuns. Il est surtout – indiscutablement – plus dangereux.

Ses demi-teintes dans l'exposé de situations scabreuses, le « glaçage » poétique dont il recouvre une matière pour le moins malsaine sont un danger pour ceux-là mêmes qui demandent à la chanson de les sauver d'un quotidien banal. Leurs rêves se nourriront de découvertes, de formules inédites comme celles qui foisonnent dans Chandernagor, cette « chanson anatomique » ou dans L'Obélisque, autre exemple de dissimulation.

Bien sûr, c'est le droit de Guy Béart de recourir aux matériaux de son choix. Mais notre droit est de n'être point dupe.

L'essentiel est d'avoir le cœur pur, le regard pur et d'écouter Béart, nous l'avons dit, avec des oreilles pures. Ce qui n'est point facile !

Reste à savoir si cette liberté d'expression – qui n'est jamais grivoise – n'est pas préférable à l'hypocrisie.

On nous rappelle que l'homme et la femme s'unirent pour n'être plus qu'une seule chair. N'est-ce point cela que Guy Béart a en vue dans *Moitié toi, moitié moi* ?

« Je suis proche, par alliance,  
d'une certaine enfant  
à laquelle je pense  
Presque tout le temps.  
Car elle est fille d'Eve  
je suis fils d'Adam.  
La distance est si brève  
nous sommes parents. »

Est-ce autre chose que la découverte, sans cesse renouvelée, du corps et des mystères de l'aimée qu'il nous communique, dans un langage quasi secret, dans *Chandernagor* ? C'est là une toute grande pièce dans l'œuvre béartien, la « chanson-fétiche » que l'auteur s'est refusé de refaire.

Il est bon de le dire.

Béart aime avec un cœur d'homme, avec une virilité qui nous sauve de trop de malades et doucereuses confiseries simili. sentimentales. C'est un passionné. Il se contient. jusqu'au moment où il explose. Que celui qui n'a jamais aimé lui jette la première pierre ! Toutefois, il sait regarder l'amour avec des yeux tout neufs, découvrir son multiple visage dans la Nature et rapporter son émoi à la création – demeurée pure comme au premier matin du monde. À sa muse, à Cécile du Charmel, il a dédié Grenouille de l'étang.

« Grenouille de l'étang  
ne pleure pas tant !  
Quand tu pleures,  
il pleut sur toutes mes fleurs.  
Quand tu pleures,  
il pleut au fond de mon cœur. »

Un sourire derrière les larmes ...

Hélas, le poète n'est pas un éternel heureux. Mieux que d'autres, il sent les vilénies, les morsures du sort. Il garde la nostalgie du bonheur. Il a le goût des regrets, la conscience du « never more ». D'où sa mélancolie.

joyeux drille – songeons aux Éléphants, au Chapeau, aux Enfants sages, par exemple – Guy Béart a exprimé une manière de tristesse souriante non pas à travers des puzzles verbaux ou à la faveur de jeux de mots gratuits, moins encore de ce que Jacques Brousmiche dénomma des « canulars facétieux ». En dépit de sa discrétion foncière, Béart nous livre, sinon des secrets, du moins une partie de son passé, de son cœur.

Une première aventure forme le thème de *Il y a plus d'un an*. Toute de mélancolie aussi est l'évocation de *Laura*, encore que cette chanson puisse aussi bien illustrer la manière de composer de l'auteur : à partir de mots, il forme des images. Ces images s'enchaînent et voilà le tableau qui fait revivre d'anciennes amours, Un visage effacé et pourtant inoubliable

« On a joué la belle  
au jeu du hasard.  
L'amour, nous dit-elle,  
c'est colin-maillard.

Je vais fermer les paupières.  
L'un de vous m'embrassera.  
Je me donne à qui me serre  
le premier dans ses bras.

La dernière manche  
Fut un sacré coup :  
elle a joué des hanches,  
elle a mis les bouts,  
avec un cinquième compère,  
nous laissant tous quatre en plan.  
Quatre quilles solitaires  
puisque maintenant  
Laura, Laura,  
aucun de nous Laura.  
Laura, Laura,  
l'aura... L'aura pas. »

Le vrai retour sur soi-même, le plus touchant itinéraire sentimental de Guy Béart est, sans conteste, celui au long duquel il mélange les rues de Paris, des détails, des souvenirs sans âge qui débouchent sur l'éternité, l'éternité de Saint-Germain-des-Prés, l'éternité de la poésie, l'éternité de l'amour. Quels qu'aient été les lendemains de la rencontre de deux êtres capables de se comprendre et de se compléter !

« Maintenant que tu vis  
à l'autre bout de Paris,  
quand tu veux changer d'âge,  
tu t'offres un long voyage.  
Tu viens me dire bonjour,  
au coin de la rue du Four.  
Tu viens me visiter  
à Saint-Germain-des-Prés.  
Il n'y a plus d'après,  
à Saint-Germain-des-Prés.  
Plus d'après-demain.  
Plus d'après-midi :  
Il n'y a qu'aujourd'hui.

Quand je te reverrai,  
à Saint-Germain-des-Prés,  
ce ne sera plus toi,  
ce ne sera plus moi  
il n'y a plus d'autrefois. »

Ceci nous amène à dire quelques mots de la valeur musicale des chansons de Guy Béart. À côté d'une ligne mélodique originale, simple et sans détours, ses œuvres sont harmonisées avec soin. Les orchestrations de Guy Béart et de François Rauber aussi sont remarquables.

Guy Béart possède à fond le sens du contre-chant. Écoutez dans *Il n'y a plus d'après* – cette manière de souligner la phrase principale. C'est du plus bel effet. Que ce soit le vibra. phone, que ce soient les cordes ; d'heureux contrastes sonores – jamais bruyants, jamais forcés – mettent en vedette la voix sourde, rauque, sans grande puissance mais au timbre personnel, de Guy Béart.

### **Des mots, des mots...**

Un exemple de chanson construite sur des mots nous semble être *Dans regrettable*. Il n'est pas possible d'analyser cette architecture qui pourtant – grâce à l'équilibre texte-musique s'impose :

« Dans « regrettable »,  
il y a « regret ».  
Il y a « table »,  
il y a « blé ».  
Est-ce le nom  
de ceux qui n'ont  
rien à se mettre dans le râble ? »

Moins drôle est peut-être *Les enfants sages*, le type même de la chanson naïve que les enfants ne chanteront jamais. Béart y désarticule les mots – pour les besoins de la cause. Il mélange hippopotames et crocodiles, criques et Amériques. Dans cette confiture, l'on trouve même un shérif et les corsaires y sont aussi nécessaires que les gâteaux d'anniversaire ! Il faut de tout pour faire un monde.

Avec du talent, l'on peut se permettre d'user de tout pour faire une chanson. Mais il faut la virtuosité verbale d'un Guy Béart pour parler – dans une chanson valable – des

« ... héroïnes  
de la comtesse de Ségur  
née Rostopchine. »

Cette même virtuosité se joue de la logique. Ainsi, dans Printemps sans amour, le calendrier se voit malmené. Mais qui donc y songe ?

« Nous nous sommes dit bonjour,  
un matin du mois d'octobre.  
Les bourgeons de notre amour  
sont parmi les feuilles mortes. »

Béart lui-même – qui mélange avril et juillet, mai et octobre – nous conseille :

« Il ne faut pas trop  
se fier au  
calendrier. »

Et tout cela glisse sur un tempo de valse

### ... avec Marcel Aymé ...

Nous nous en voudrions de ne point faire mention – sans toutefois nous y attarder – de quatre chansons que Guy Béart a composées sur des poèmes de Marcel Aymé. On se rend compte ici du réel talent de musicien de celui à qui l'on n'a cessé de reprocher un excès de cérébralité. Deux de ces pièces – Ne tirez pas le diable et Ah ! quelle journée – sont très vives et construites sur un rythme de marche.

« Ne tirez pas le diable,  
le diable par la queue.  
Ça lui fait mal en diable  
vous le rendrez grincheux. »

Sans sourciller, les auteurs posent la question

« N'est-il pas préférable  
d'avoir le diable au corps ?  
Au fond, c'est un bon diable,  
qui nous met tous d'accord. »



Cette amoralité – à laquelle nous avons maintes fois fait allusion – s'exprime un peu partout dans cette chanson

« Et vos parents ne sauront rien ...  
L'âme est ce qui se voit le moins. »

Belle moralité, en vérité !

Ah ! quelle journée est vraiment un tableau cocasse. C'est une histoire loufoque, qui devait plaire à Guy Béart. En dépit de ses apparences, ce fait divers sans queue ni tête « tient » par sa construction solidement établie. La musique, ici, est vraiment optimiste. Foin des soucis 1

« Ah ! quelle journée  
La destinée  
à quoi ça tient,  
on n'en sait rien ! »

Dans Le Jardin d'Elvire, un vers revient, lancinant

« L'amour m'est venu trop tôt. »

Guy Béart a trouvé les accents qu'il fallait pour faire correspondre des images marines et d'autres qui se confondent avec un jardin, l'inoubliable jardin d'Elvire.

Toutefois, la pièce maîtresse de ce petit « trèfle à quatre feuilles » demeurera La Chabraque, évocation d'une curieuse et mystérieuse figure de femme suivie, fidèlement, par un chien-loup. Il faut entendre la voix sourde, étouffée, détailler ce portrait d'une pauvre fille et de son compagnon se fondant dans la brume, pour mesurer le talent de Guy Béart 1

Guy Béart est-il né sous une bonne étoile ? On pourrait le croire, à voir le succès dont il bénéficie depuis quelques années alors qu'il ne fait aucune concession à la mode et que son art n'a point subi les emprises de la commercialisation ou du mercantilisme – aspects, hélas, réels de l'industrie de la chanson. Car la chanson est aussi une marchandise qui se fabrique, se diffuse, se vend.

Par-ci par-là, on rencontre dans l'œuvre de Béart quelques pièces moins bien venues. Mais – à vrai dire – Guy Béart n'a subi qu'un échec, un échec retentissant : son opérette Patron, sur un livret de Marcel Aymé.

Seule Zizi Jeanmaire – qui créa la pièce (rappelons que c'est elle qui lança Guy Béart à ses débuts) – recueillit les faveurs de la critique

**Et demain..**

Que nous apportera Guy, Béart ? Bien malin qui pourrait le dire car – jusqu'ici – l'auteur de *L'Eau Vive* et de *Pierrot la Tendresse* n'a guère usé de formules, de « ficelles ». Il n'a obéi ni aux lois de la mode ni à celles – bien plus redoutables – de ses, propres succès.

Sans doute Guy Béart n'arrivera-t-il jamais à conquérir la grande foule. Il ne peut lui apporter ni le dépaysement d'un exotisme de contrebande ni la manière d'envoûtement propre au « rock'n roll ». Mais quelques-unes de ses pièces demeure, tant – incontestablement – au firmament de la chanson de notre temps. Parce qu'elles sont pensées. Et senties. Et construites. Parce que – en dépit de leur aspect révolutionnaire – elles respectent la tradition latine, toute de concision, de clarté, de précision. Une chaleur humaine s'en dégage.

Nous ignorons à quelles chansons Béart travaille. Mais nous savons que – fidèle à son opinion qui veut que la musique et les mathématiques soient deux arts parallèles – il œuvre patiemment à une étude sur la dislocation des cristaux ! De son propre aveu, Guy Béart « demeure physicien avant tout et ne considère la chanson que comme une évasion ».

N'avions-nous pas raison de définir Guy Béart un homme déroutant ? La logique serait-elle par essence déroutante, elle aussi ?

## Discographie

### *PHILIPS*

76.418 (récital n° 1) Qu'on est bien – Chandernagor – Le Quidam – Bal chez Temporel – L'obélisque – Le chapeau Il y a plus d'un an – Laura – L'Agent double Dans « regrettable ».

76.434 (récital n° 2) L'Eau vive – Chanson pour ma vieille – Sérénade à Madame – Vous – Le Terrien – Moitié toi, moitié moi – L'Oxygène – L'Âne – Poste restante – Les Éléphants.

76.499 (récital n° 3) Printemps sans amour – Sac à malices – Il n'y a plus d'après – En baignoire – Grenouille de l'étang – Les Pas réunis – Grenades, grenades – Les Enfants sages – Battez-les.

(ces enregistrements 33 tours existent également en 45 tours)

432.426 Le Jardin d'Elvire – La Chabraque – Ne tirez pas le diable – Ah ! quelle journée.

432.194 B. B. PATACHOU chante Guy BEART

432.213 B.E. Juliette GRECO chante Guy BEART

432.152 B.E. Zizi JEANMAIRE chante Guy BEART

432.511 B. E. Bande originale du film « Pierrot la Tendresse ».

432.733 B.E. Les bras d'Antoine – Je ne sais jamais dire non – Plus jamais – Quand un homme.

432.748 B. E. Bande originale du film « La Gamberge »

VOGUE : E.P.L, 7.510 « L'Eau vive » par Colette RENARD

COLUMBIA : E.G.F. 511 « Les pas réunis » par Jean-Claude PASCAL

## VIE, AMOUR ET CHANSONS

Collection publiée avec la collaboration de spécialistes

Qui dira le pouvoir secret de la musique et du rythme, s'infiltrant par la moindre fissure de l'être jusqu'au plus intime des esprits et des cœurs ? Refrains d'une saison, que d'espoirs tout neufs n'avez-vous pas charriés ! Que d'amours passagers n'avez vous pas fait naître !

Qu'on le veuille ou non, La chanson s'impose aujourd'hui à l'attention de tous . la radio, l'électrophone et le juke-box en ont consacré l'importance. Il faut lui apporter, au moins, un minimum de sympathie car une chanson, c'est un cœur qui bat, c'est un cœur qui trahit ses angoisses ou chante son espoir, pleure ses défaites ou clame sa foi...

Serons-nous les inconscientes victimes des rengaines que nous fredonnons ? Nous Laisserons-nous envoûter par leur charme.

Ou bien, l'antenne tendue vers La voix de nos frères, tenterons. nous de découvrir ce qu'ils nous disent de valable sur la VIE et l'AMOUR, à travers leurs CHANSONS ?

### *Première série :*

- 1) Rythme et rêve avec GILBERT BÉCAUD (J. Charpentreau)
- 2) MARIE-CLAIRE PICHAUD - Poète de Dieu, de l'amour et de l'enfance (Jocelyne François)
- 3) LÉO FERRÉ - Le cœur mangé par la cervelle (H. Bertrand)
- 4) La chanson française en quête d'authenticité (Fr. Pierre)

### *Deuxième série:*

- 5) JACQUES BREL, seul mais réconcilié (François Pierre)
- 6) Le PÈRE AIMÉ DUVAL - La chanson fraternelle (Paul Tihon)
- 7) CHARLES AZNAVOUR - la voix du malheur (J. Charpentreau)
- 8) VINGT ANS DE CHANSONS (Angèle Guller)

### *Troisième série:*

- 9) GEORGES BRASSENS - Myosotis sur pavillon noir (F. Pierre)
- 10) GUY BÉART - Mathématiques et musique (G.-M. Matthijs)
- 11) MARCEL AMONT - Une fleur, un sourire (Jacques Bury)
- 12) DIX SIÈCLES DE CHANSONS (Angèle Guller)